

Le jardinier

Dorothee Varèze

Numéro 56, printemps 1993

L'offrande des vivants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15031ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Varèze, D. (1993). Le jardinier. *Moebius*, (56), 113–119.

LE JARDINIER

Dorothee Varèze

Le vieil homme riait tout seul. Elle lui avait installé son fauteuil devant la maison, à l'ombre du tilleul, et il prétendait somnoler en profitant de la douceur de l'air. Il faudrait qu'il examine cette échelle de plus près. Mais il était presque sûr de ne pas se tromper. Le barreau avait cassé à crac, au ras du montant, et cela ressemblait à un coup de scie. Du moins, c'est comme ça que lui l'aurait fait. C'est comme ça qu'il avait pensé le faire. Pendant des mois. C'était l'une de ses idées en tout cas. Il en avait eu d'autres. Mais celle-là, il l'avait peaufinée, il s'en souvenait, à l'époque où elle prenait tant de soin à tailler les rosiers grimpants. Quand elle était du matin au soir montée sur cette échelle. Comme toutes les autres, il l'avait abandonnée. À quoi bon la tuer? Mathilde était une brave fille. Et il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même s'il avait eu la bêtise de l'épouser.

Ça l'avait pourtant beaucoup occupé, pendant un temps, l'envie de se débarrasser d'elle.

Il riait en son for intérieur. Il aurait voulu la voir suspendue à la branche du pommier, se balançant comme un gros sac. Elle lui avait dit qu'elle s'était laissée tomber aussi doucement que possible, en essayant de tourner son corps de façon à atterrir sur le côté. Pas de problème, elle avait assez de graisse pour que ça amortisse. Mais alors! Le bleu que lui avait fait cette chute. Et ça tournait au vert maintenant. La branche ne devait pas être bien haute. Elle avait eu la chance que le carré en dessous ait juste été retourné. La terre était molle. Le vieux riait toujours. Pourtant, il y avait

une question qu'il évinçait depuis l'accident. Si, comme il le croyait, le barreau avait bien été scié. Qui l'avait scié? Ce n'est pas qu'il ne voulait pas y penser. En fait, depuis la veille, il ne pensait qu'à ça.

Il y pensait depuis qu'il avait trouvé le coupable. C'était Antoine, le jardinier. Qui d'autre? Le fumier! Le pire, c'est qu'il n'avait aucune raison de s'en prendre à Mathilde. Aucune, si ce n'est qu'il était demeuré. Le vieux chercha sa canne qu'il avait coincée sur le côté du fauteuil, entre sa cuisse et le montant de bois. Il voulait marcher, se dégourdir un peu les jambes, et surtout s'éloigner de ce tilleul dont le feuillage bruissait doucement au-dessus de sa tête. Ce murmure le berçait et il craignait de succomber à la tentation du sommeil. Il voulait aussi retourner voir l'échelle.

Elle l'avait couchée par terre le long de la façade de la remise. Le vieux marcha lentement en direction de la remise.

Antoine était un sot. Pour ne pas dire plus. C'était encore un beau gaillard, à peine marqué par l'âge, mais qui souriait niaisement du matin au soir. C'était presque un simple d'esprit. Pour le jardin, c'était zéro, il ne fallait pas compter sur lui pour prendre une seule initiative. Il n'y connaissait rien. Le vieux savait ça depuis toujours. Mais Mathilde s'en arrangeait. Elle le commandait comme un gosse et, quand il était là, elle ne bougeait pas du jardin. Elle était derrière lui et le suivait pas à pas en lui disant quoi faire. À croire qu'elle appréciait sa compagnie. Il devait être juste un peu plus jeune qu'elle. À quelques années près. À côté du vieux, tous les deux, ils faisaient figure de jeunots.

L'échelle était bien là. Mais il aurait fallu se pencher pour l'examiner de près. Du bout de sa canne, il écarta un éclat de bois qui était resté attaché à l'endroit de la cassure. Autant qu'il pouvait voir, il y avait bien la marque d'une entaille, d'un petit coup tranchant, qui rendait inévitable que le barreau se casse. C'est bien ainsi qu'il avait autrefois imaginé de le faire. Le regard fixe, hypnotisé par ce qu'il voyait, il passait et repassait l'embout de caoutchouc de sa canne sur l'entaille perfide. Il entendit trop tard le pas lourd de Mathilde.

— Pourquoi n'as-tu pas pris ta casquette? demanda-t-elle. Le soleil est encore mauvais.

Agacé par son empressement, il ne répondit pas.

— Qu'est-ce que tu regardes? continua-t-elle, et ses yeux tombèrent sur l'échelle. Je me demande si Antoine pourra remplacer ce barreau.

— Il ne sait rien faire, fit remarquer le vieil homme. Tu ferais mieux d'en acheter une neuve.

Il mit, sans avoir l'air d'y prêter attention, la casquette qu'elle lui tendait. Il détestait profondément qu'elle soit aux petits soins pour lui.

Le premier désir de meurtre qu'il avait éprouvé remontait à des années. Il était encore jeune à ce moment-là. Enfin, alerte. Il y avait un type, un nommé Étavard, qui habitait en face. Un type pas très intéressant. Il était venu s'installer là, pas longtemps après leur mariage — il en était reparti depuis. Et un jour, ce bonhomme s'était cru autorisé à prendre des libertés avec Mathilde.

— Tu rentres ou tu vas jusqu'au jardin? demanda-t-elle.

Le vieux ne répondit pas. Il savait qu'elle allait le suivre pas à pas. Mais peu lui importait. Désormais, il ne se donnait plus la peine de l'envoyer balader.

— Je n'ai pas le temps, dit-elle avec impatience. Il faut que je sorte.

Le vieux, d'un geste de la main, lui signifia qu'elle pouvait bien partir.

— Veux-tu venir avec moi? plaida-t-elle.

— Ah, non! répliqua-t-il d'un ton offensé.

Il y avait longtemps qu'il se passait de toutes ces promenades en ville. Il était bien chez lui. La maison et le jardin lui suffisaient. Quant aux nouvelles, il faisait confiance à Mathilde pour lui raconter tout ce qu'elle entendait dire. Il fit demi-tour. À quoi bon s'obstiner? Elle ne voulait pas qu'il aille se promener seul au jardin à cause des trois marches de pierre qu'il fallait monter pour y avoir accès. Le terrain était en pente, et les marches étaient hautes. Il avait de plus en plus de mal à se servir de ses jambes. Il la suivit de loin, en retournant vers la maison. Il prenait son temps. Elle marchait en balançant les hanches, elle était serrée dans une jupe trop courte qui découvrait ses mollets épais. Elle

n'avait jamais été fine et elle s'alourdisait encore avec l'âge. Lui, au contraire, en vieillissant avait maigri et il s'était voûté. De toute façon, il ne serait pas là pour voir si un jour elle en ferait autant.

Elle n'avait jamais été belle fille, mais elle était gentille. Par bêtise, ou par naïveté, elle avait encouragé les avances d'Étavard. Cette ordure en avait profité.

Elle était entrée dans la maison. Il savait qu'elle allait ressortir, d'un instant à l'autre, avec à la main ses paniers à provisions. Puis elle irait chercher la voiture au garage. Il se dirigea donc, sans attendre, vers la grande grille qui les protégeait de la rue et des regards indiscrets. Une fois cette grille fermée, ils étaient complètement chez eux. La grille était très lourde, mais il parvenait encore à l'ouvrir. Quand il avait repoussé les deux battants de chaque côté, il sortait, traversait la rue, et allait se poster en face pour lui faire signe d'attendre ou d'y aller si la voie était libre.

En partant, elle lui cria par la vitre baissée : « Antoine doit venir dans une heure. Mais je serai rentrée avant. »

Le vieux hocha la tête. Qu'elle aille donc ! Et il regarda la voiture disparaître.

La maison qu'avait habitée Étavard était là, à deux pas. Et le vieux ne sortait jamais une seule fois sans y penser. Il considéra la façade blanche qui le narguait, et, honteux, il haussa les épaules en esquissant pourtant avec sa canne un geste de mépris. Le passé ne le tourmentait plus. Puis, de son pas lent et hésitant, il retraversa la rue et rentra. Il laissa derrière lui la grille ouverte pour le retour de Mathilde. Et se dirigea de nouveau vers la remise. Il voulait, pendant qu'il était seul, réexaminer cette échelle.

Une heure plus tard, Mathilde était de retour et déjà en grande conversation avec Antoine qu'elle suivait au jardin. Le vieil homme, las de méditer devant la remise, était retourné s'asseoir dans son fauteuil sous le tilleul. Il les observa alors qu'ils s'éloignaient. Il n'entendait pas ce qu'ils disaient. Il voyait seulement qu'elle s'agitait comme elle le faisait lorsqu'elle donnait des ordres. Antoine avait son même air balourd. Le vieux se demanda comment un désir de meurtre avait pu naître dans cette tête obtuse.

Il se dit qu'il faudrait avoir l'œil.

Il n'avait jamais regretté d'avoir renoncé à la tuer. Il était certain d'avoir eu raison. Et il ne tolérerait pas maintenant qu'un autre le fasse à sa place.

Tout le temps qu'elle l'avait trompé avec Étavard, il avait fermé les yeux. Il préparait son châtiment. Il passait des heures à imaginer le meilleur moyen d'en finir avec elle. Et pour ne pas éveiller ses soupçons, il avait continué à la combler de ses attentions. Il avait d'ailleurs mis tant d'ardeur à feindre des sentiments qu'il n'éprouvait pas, qu'il ne s'était rendu compte que tardivement qu'elle avait rompu avec Étavard. Alors, tout lui avait semblé inutile. Y compris ses projets de meurtre. On ne tue pas une femme qu'on n'aime pas, s'était-il dit soudain, et il avait laissé tomber.

Maintenant que Mathilde avait trouvé à qui parler, il n'allait pas la revoir avant un bon moment. Il se leva. Il n'avait pas envie de la savoir seule avec cet individu. Puisque la tentative de l'échelle avait échoué, qui sait quelle idée monstrueuse allait de nouveau germer en lui? Résolument il se dirigea vers le jardin. Quand il passa devant la remise, il fit une pause bien qu'il n'y eût plus rien à voir. L'échelle lui avait livré son secret. Mais il avait besoin de reprendre un peu son souffle. Il se fatiguait vite. Au passage, il donna un coup de canne dans la mobylette d'Antoine. C'était toujours ici qu'il la garait. Le vieux aurait bien fait tomber le casque qui était posé sur la selle, mais à quoi bon, c'étaient des jeux de gosses tout ça.

Il eut du mal à monter les marches qui conduisaient au jardin. Il s'arrêta sur chacune d'elles. Il eut le temps, ainsi, de les observer tous les deux. Et comme ni l'un ni l'autre ne l'avait vu venir, il hésita à les rejoindre. Il n'était pas pressé d'aller vers eux et d'entendre Mathilde parler du jardin à ce débile d'un ton autoritaire. Si seulement elle s'était contentée de lui donner des ordres. Mais elle prenait le jardin tellement au sérieux qu'elle en parlait du matin au soir. Dans sa tête sans cervelle, elle pensait probablement qu'il n'y avait pas meilleur auditeur que le jardinier. Elle lui faisait part de ses moindres observations, de ses projets, de ses décisions. Elle croyait que ça l'intéressait. Elle ne comprenait pas qu'elle perdait son temps. Et qu'étant donné ses

manières impérieuses, ce pauvre type était tout juste capable d'en concevoir du ressentiment.

Elle était visiblement en train de l'entretenir des pommiers. Elle allait d'un arbre à l'autre en faisant de grands gestes. Les pommes étaient mûres. Il fallait les cueillir. C'est en commençant la cueillette qu'elle s'était retrouvée par terre. Pauvre folle ! La prochaine fois, c'est une branche qu'il allait scier.

Il rajusta sa casquette d'un geste machinal. Il voulait réfléchir. Il fit demi-tour et redescendit les marches prudemment. Il ignorait encore quelle serait sa vengeance.

Quelques jours plus tard, Mathilde avait racheté une échelle et chargea Antoine de la cueillette. Pour une fois, elle avait écouté les conseils du vieux. Ce qui ne l'empêcha pas de passer une bonne partie de son temps sous les pommiers, à palabrer. Le vieux la laissa faire.

Comme tous les jours, il somnolait dans son fauteuil. L'air était doux et l'ombre du tilleul l'enveloppait, le protégeant du soleil et d'une légère brise qui soufflait par instants. Le bruissement du feuillage le berçait. Le vieil homme n'avait plus de désirs. Ce bien-être l'engourdissait. Il se sentait heureux, ce qui l'étonna, et bientôt l'inquiéta. Il crut à un mauvais présage. Le calme et la douceur du jour lui parurent suspects. Il eut peur de mourir sans s'en rendre compte, englouti par la tranquillité ambiante. Alors, d'un geste décidé, il remit sa casquette qu'il avait posée sur ses genoux, et reprenant sa canne, il rassembla le reste de son énergie et se leva. Dès qu'il fut debout, il comprit que de nouveau la fébrilité l'habitait. Il se sentit soulagé. Il partit vers le jardin à la recherche de Mathilde.

Il la rencontra près de la remise. Elle lui dit qu'elle allait sortir la voiture pour porter chez Antoine des pommes qu'elle lui avait données. Le sac était trop gros pour qu'il le transporte sur sa mobylette. Un sac, en effet, attendait près de l'engin. Elle gesticulait beaucoup en parlant, mais le vieux remarqua que cette agitation ne perturbait pas la lourdeur profonde qui la caractérisait. Elle était naturellement placide. Aussi calme et sereine que la douceur du jour.

Il la laissa aller vers le garage et lui alla de son côté vers la grille.

Lorsqu'il l'eut ouverte, il traversa, et se posta comme chaque fois de l'autre côté de la rue. Le souvenir d'Étavard lui revint un instant en mémoire, il le chassa d'un hochement de tête. Puis, obéissant à un mouvement nerveux, il retira sa casquette et ses doigts se crispèrent sur la visière. Il lui fallait étouffer l'inquiétude qui le tourmentait. Mathilde partait, seule, au volant de la voiture. Il lui fit signe de filer. Elle passa. La voiture s'éloigna. Il la suivit des yeux.

Enfin il détourna sa pensée d'elle. Il aperçut alors Antoine qui, au loin, près de la remise, mettait son casque et enfourchait sa mobylette. Le vieux l'attendit. Le jardinier s'approcha en testant sa machine, il la faisait pétarader, on aurait dit qu'il roulait déjà à vive allure. Un sourire vengeur passa sur les lèvres du vieil homme. Il vit l'occasion à saisir. Il leva la main, agita négligemment sa casquette à la manière d'un chasse-mouches. La mobylette franchit la grille en trombe. Une voiture arrivait, rapide et silencieuse. L'automobiliste, surpris, fit une embardée, se jetant sur le côté.

Les yeux exorbités, pétrifié de terreur, le vieux comprit soudain que, malgré la quiétude du jour, la mort reprenait son vrai visage, violent et brutal. Et lorsqu'Antoine, revenu de sa stupeur, se retourna, il aperçut la frêle silhouette penchée sur la voiture, comme si dans un geste fou le vieillard avait voulu l'étreindre.